

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
 ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
 Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Chasse au Lion par les Arabes, d'après M. Coessin de la Force. - Pêcheurs Napolitains. - Le Vœu, d'après M. M. Schmid. - La Couronne de Fer.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique Littéraire. Rémo, ou Souvenir d'un Frère - Connaissances Usuelles de la semaine. - Histoire Naturelle. Comment les Arbres s'accroissent en grosseur. - Une Chasse aux Eléphants dans le Zoulouland. - Puissance motrice du Soleil. - Distances et Rapidité. - La Tour au Lierre. Roman. - Rebus No. 10.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.  
 à BRUXELLES.  
 Administrateur : C. APPELIAN.  
 Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N°. 39.

— 10°. A N N É E. —

31 Juillet 1880.

## NOS GRAVURES.

### CHASSE AU LION EN ARABIE.

Depuis que des voyageurs sérieux ont observé le lion de près, et que des chasseurs intrépides ont osé se mesurer avec lui, et le relancer

dans ses repaires, — nous avons déjà eu occasion de le dire, — ce roi des animaux a beaucoup perdu de son prestige. On sait aujourd'hui qu'avec sa force prodigieuse, ses dents et ses ongles terribles, sa physionomie et ses attitudes imposantes, le lion est un animal plus prudent que brave. D'après le célèbre chasseur Delegorgue et le respectable docteur Livingstone, le lion n'est qu'un larron nocturne,

que la lumière déconcerte, et que les aboiements des chiens, les cris des hommes, un coup de fouet bien appliqué suffisent le plus souvent pour mettre en fuite.

Si le lion n'est pas brave, il n'est pas non plus méchant, et la réputation de générosité qui lui a été faite n'est pas tout-à-fait usurpée.

C'est seulement quand cet animal devient vieux, qu'il se met au régime de la chair hu-



CHASSE AU LION PAR LES ARABES, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. C. A. COESSIN DE LA FORCE.

maine, faute de pouvoir s'en procurer d'autre. Les lions qui attaquent l'homme sont toujours de vieux lions. Quand l'un d'eux surmonte la crainte que l'homme lui inspire, au point de s'approcher d'un village et de s'emparer des

chèvres, les habitants ne manquent pas de dire „que ses dents sont usées; qu'il tuera bientôt quelqu'un;” et sentant la nécessité de se défendre, ils partent immédiatement pour lui faire la chasse.

C'est une de ces chasses que le peintre Coessin de la Force nous représente ici avec un talent fort remarquable. Le fauve, qui se tenait blotti derrière ce monticule, guettant une proie, s'est élancé, prompt comme l'éclair, sur un

des hommes de la bande, qui s'était détaché en éclaireur de ses compagnons. La troupe, terrifiée d'horreur, serre ses rangs et s'appête à diriger son feu meurtrier sur le terrible animal.

Mais il est de règle au désert que c'est le plus proche parent de la victime qui doit se dévouer et la sauver des griffes du carnassier. C'est pourquoi nous voyons ce jeune Arabe tenant seul tête au lion, tandis que les autres attendent, l'arme en joue, prêts à venir à son aide en cas de péril.

L'œuvre de M. Coessin de la Force, exposée en 1864 au Palais de Cristal de Londres, a valu à son auteur une prime de quarante guinées.

#### PÊCHEURS NAPOLITAINS.

Parmi les nombreuses industries qui servent de moyens de subsistance au peuple napolitain, la pêche est une des principales et des plus lucratives.

Rien de plus curieux à voir, au port de Naples, que cette foule de pêcheurs, au costume pittoresque, à la voix criarde, aux allures vives et agitées, s'élançant à la mer dans leur légère embarcation, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, comme au milieu des tourmentes de la tempête.

Voici toute une famille de pêcheurs, depuis le grand-père jusqu'au petit-fils. Celui-ci fait son apprentissage de ce rude métier et est là élevé à une bonne école, sous la direction de ce vieux loup de mer, encore bien vert pour son âge, et qui, en homme compétent, lui apprend toutes les règles de son art; le père est au gouvernail et dirige la barque d'une main sûre et vigoureuse.

#### LE VŒU.

Le peintre allemand, C. Schmid, a tracé là une petite scène, qui, dans sa simplicité, ne manque pas de charme, et dont il aura peut-être lui-même été spectateur.

Il est aisé de deviner ce que la gravure représente: un jeune couple vient vouer leur enfant à la Madone et le mettre sous sa protection.

Cette œuvre se distingue par une grande sincérité dans tous ses détails: l'attitude des parents témoigne de leur confiance envers celle qu'ils invoquent.

Voyez tous ces nombreux ex-votos dont le mur de l'humble chapelle est couvert; chacun a voulu apporter son offrande, si minime qu'elle fût; et le jeune couple pense qu'ils ne peuvent offrir à la Reine des Cieux rien de plus agréable que ce petit enfant, leur plus précieux trésor sur cette terre.

#### LA COURONNE DE FER.

Cette célèbre couronne, composée d'un cercle de fer recouvert de lames d'or, fut donnée en présent à Agilulphe, duc de Turin, par son épouse Théolinde, veuve d'Autharis, roi des Lombards.

C'est par erreur que quelques historiens ont prétendu qu'elle était d'or pur; les auteurs contemporains affirment qu'elle était composée de fer et d'or, afin de faire comprendre à celui qui la portait que „la couronne est un poids dont l'incommodité est cachée sous un éclat trompeur.”

D'après la tradition, le fer intérieur de la couronne proviendrait de l'un des longs clous, ayant servi au crucifiement du Christ.

A la mort d'Agilulphe, cette couronne fut déposée au cloître de Monza près de Milan; elle ceignit le front de Charlemagne, lorsqu'il fut couronné roi des Lombards en 774.

Au moyen-âge, les empereurs d'Allemagne recevaient la couronne de fer à Milan, celle de Germanie à Aix-la-Chapelle et à Rome la couronne impériale.

En 1452, la couronne de fer fut portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV, et en 1550, à Bologne pour celui de Charles-Quint.

En 1804, des députés lombards vinrent à Paris offrir à l'empereur Napoléon la couronne de fer. Le décret qui lui déférait cette nouvelle dignité portait que le trône d'Italie serait héréditaire de mâle en mâle dans sa descendance, et que la couronne d'Italie ne pourrait s'unir à celle de France que sur sa tête. Napoléon répondit à la députation: „Vous voulez que nous soyons le premier des rois. Eh! bien, je la garderai, cette couronne, mais seulement tout le temps que vos intérêts l'exigeront.”

Dans l'été de 1805, l'empereur des Français se rendit à Milan, accompagné de l'impératrice et d'un brillant cortège; et là, en présence de tous les grands corps de l'Etat, des envoyés des puissances alliées, il posa lui-même, la couronne sur sa tête, en disant: „Dieu me la donne, gare à qui la touche!” L'Ordre de la couronne-de-fer fut institué et Napoléon s'en créa grand-maître.

La Lombardie étant retombée en 1815 sous la domination autrichienne, la couronne de fer fut reportée à Vérone, puis à Milan. Enfin elle est maintenant au pouvoir du roi d'Italie; elle figurait aux obsèques de Victor-Emmanuel.

#### CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

#### RÉMO,

#### OU SOUVENIR D'UN FRÈRE.

Tel est le titre d'un ouvrage, édité à Paris (librairie des Bibliophiles), sans nom d'auteur, et dû à la plume brillante de M. Octave Pirmez, cet écrivain chez qui la profondeur de la pensée le dispute à la beauté de la forme, et qui a déjà jeté un si vif éclat sur notre littérature nationale par la publication des Feuillées, des Jours de Solitude, des Heures de Philosophie, etc.

Rémo n'est pas un roman; c'est l'histoire réelle, intime, vraie de la première à la dernière ligne, de la vie d'un frère de l'auteur, emporté de ce monde par un fatal accident, dans toute l'efflorescence de sa jeunesse.

Il serait trop long de suivre pas à pas l'écrivain dans la narration détaillée des mille faits, qui constituent l'existence si agitée et si remplie de l'infortuné Rémo, existence terminée de la plus triste façon; aussi nous contenterons-nous de donner une idée générale et succincte de l'ouvrage de M. O. Pirmez.

Dès les premières pages de ce mémorial, Rémo nous apparaît comme doué des plus brillantes qualités, d'une merveilleuse précocité d'esprit, d'une âme généreuse et prise d'un fervent désir de s'instruire et d'être utile à ses semblables.

Pendant le peu d'années qu'il passa ici-bas, Rémo eut une existence toute de combats intimes et de travail opiniâtre, écoutée dans le recueillement de l'étude, loin des plaisirs et des amusements de son âge; comme Titus, il pouvait se dire qu'il avait perdu sa journée, quand il ne l'avait point passée au milieu de ses livres.

C'est dans la science qu'il espérait trouver le repos et le bonheur, auxquels il aspirait si ardemment, et la réalisation des généreux desseins qu'il méditait. A cette fin, la philosophie, l'histoire, la littérature, les arts servirent successivement d'aliments à l'activité dévorante de sa pensée.

Consumé de cette fièvre de science et de curiosité, il visita tour à tour les principaux pays de l'Europe, foulant et refoulant, comme pour l'étudier jusque dans ses moindres replis, ce vieux sol de la Grèce et de l'Italie, si riche en souvenirs du passé, et si fécond en grands et salutaires exemples.

\*\*\*

Les généreux desseins qu'il formait, le but constant de ses labeurs et de ses veilles studieuses, étaient de travailler, dans la limite de ses forces, à assurer aux masses un sort meilleur. Il cherchait, dans la solution de tous les grands problèmes sociaux agités autour de nous, le moyen de réaliser ces nobles aspirations et de se dévouer à l'humanité.

Mais bien novice encore des choses de ce monde, envisageant tout à travers le prisme éblouissant de sa jeune et fougueuse imagination, impatient dans ses désirs, il eût voulu, comme dit l'auteur, „en un jour faire mouvoir de ses faibles mains cette immense et lourde argile qu'on nomme l'humanité.”

Plus il creusait et fouillait ce vaste champ de la science, plus „de têtes nouvelles repoussaient à l'hydre de sa curiosité;” et cette paix, ce bonheur qu'il rêvait, fuyaient loin de lui comme un vain mirage, emportant avec eux la ruine de toutes ses espérances.

Alors „accablé du sentiment amer de son inutilité sociale, il offrit le douloureux spectacle d'un grand cœur se débattant étouffé sous l'amas de ses connaissances variées;” et voyant se consumer dans une stérile impuissance cette existence qu'il voulait vouer au bonheur des hommes, voyant toutes ses illusions se briser une à une aux terribles réalités de la route, il laissa le découragement et le doute envahir son âme.

M. Pirmez nous fait un éloquent tableau de toutes les luttes cruelles que Rémo eut à soutenir en lui, les déceptions, les tourments intérieurs, les souffrances qui lui déchiraient l'âme.

Il semble réellement qu'une espèce de fatalité se soit attachée à cette jeune existence, à laquelle, pour être heureuse, le Ciel avait prodigué, avec les dons de la fortune, toutes les plus belles qualités dont l'esprit et le cœur de l'homme puissent être ornés.

Celui dont la vie fut si bouleversée, si impatiente dans la réalisation de ses désirs, puis si malheureuse d'être condamnée à une pénible stérilité, avait en quelque sorte le pressentiment de la fin tragique, qui devait lui donner le repos qu'il cherchait vainement ici-bas.

Une arme terrible que Rémo maniait, chargée à son insu, lui transperça le cœur d'une balle.

\*\*\*

Voilà, en peu de mots l'histoire et le caractère de Rémo. Ce caractère, avec ses aspirations, ses tendances, ses doutes, ses tourments, nous le trouvons, pour ainsi dire, tracé par lui-même dans plusieurs lettres, écrites à son frère pendant le cours de ses lointaines pérégrinations, et dans une espèce d'entretien philosophique découvert après sa mort, parmi ses manuscrits.

Que de scènes nobles et touchantes, décrites avec une grâce, une fraîcheur, une souplesse de style séduisantes, ne trouvons-nous pas dans ce mémorial? Puis, à côté de cela, vous découvrirez des trésors d'érudition, d'attrayantes relations de voyages, pes descriptions élégamment et richement colorées, de remarquables pages sur l'histoire des peuples, sur la littérature, l'esthétique; puis encore, s'inspirant de tel ou tel événement, de telle ou telle circonstance de son récit, l'auteur fait d'heureuses et savantes digressions dans le domaine de la philosophie.

Enfin la tristesse et l'amertume des regrets que lui cause le trépas prématuré de Rémo, inspirent à l'éminent écrivain de magnifiques accents de douleur, témoignant de sa vive tendresse pour celui dont il fut l'unique confident.

M. Octave Pirmez n'a pas fait la simple biographie de Rémo. Son œuvre, pouvons-nous dire, a une portée plus générale et plus étendue. Sous les traits de Rémo, elle nous dépeint l'enfant du siècle, avec son esprit inquiet, tourmenté d'un besoin fiévreux de science, téméraire et enthousiaste dans ses aspirations, trop prompt à se laisser aller à de regrettables défaillances, qui lui ouvrent une carrière toute de désillusions, de tortures morales et de malheurs. C'est à ce titre que l'œuvre de M. Pirmez subsistera comme une fort belle étude sur notre siècle lui-même, sur ses tendances, son esprit, ses faiblesses et ses souffrances.

Nous détacherons prochainement de l'ouvrage dont nous venons de parler, quelques pages d'un grand intérêt.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il est, à tous les points de vue, utile de pouvoir reconnaître la qualité des eaux, leur degré de „potabilité,” la nature des impuretés qu'elles contiennent. Nous allons donc résumer les procédés à suivre en cette matière.

Ce qu'il faut d'abord connaître, c'est la quantité totale de sels de toute espèce tenus en suspension ou dissous dans l'eau. La proportion plus ou moins grande de ces matières fixe tout de suite ce point: l'eau est-elle ou non potable?

A cet effet, on prend un litre d'eau; on le filtre sur un papier à filtrer que l'on a pesé à l'avance; les matières en suspension restent sur le papier; on laisse sécher, on pèse de nouveau le filtre; l'accroissement de poids donne la quantité des matières en suspension.

On reprend le liquide filtré; par l'ébullition à 100°, on réduit son volume à moitié; pendant l'opération, il se forme un précipité qui est principalement formé de carbonates de chaux et de magnésie. Par filtration on sépare ce nouveau dépôt, et, en opérant comme la première fois, on en détermine le poids.

On reprend encore la partie restée liquide, on continue à la chauffer, on évapore presque à sec; on filtre de nouveau le liquide concentré dans lequel s'est formé un nouveau précipité qui est constitué principalement par le sulfate de chaux. On sépare ce précipité, on sèche, et on pèse le résidu.

La partie liquide qui a résisté jusqu'alors à l'opération contient les sels les plus solubles et un petit excédant de sulfate qui ne s'est pas encore précipité. On évapore jusqu'à siccité complète cette fois, et les sels solubles restent dans la capsule où se fait cette dernière opération. On pèse ce résidu, qui comprend surtout des chlorures et des azotates.

La somme de tous les poids notés est le poids total des sels contenus dans l'eau.

Pour que l'eau soit vraiment potable, la proportion ne doit pas dépasser 25 centigrammes par litre. Encore ne faut-il pas que dans ce résidu entrent des substances nuisibles, comme certains azotites ou azotates, des chlorures, des matières organiques surtout.

Il ne faut pas non plus que la proportion des sulfates soit trop grande, car les eaux sont alors d'une digestion très-difficile; elles sont en même temps impropres à la cuisson des aliments, le sulfate se combinant avec les matières azotées contenues dans les légumes, pour former un corps insoluble, très-dur, que nos organes ne peuvent digérer. Elles sont même impropres à la lessive, car elles forment également avec le savon un précipité insoluble.

### HISTOIRE NATURELLE.

## COMMENT LES ARBRES S'ACCROISSENT EN GROSSEUR.

### 1<sup>er</sup> Article.

L'histoire de l'accroissement des arbres en diamètre est des plus dignes d'intérêt; au point de vue théorique, elle n'offre, depuis deux siècles, qu'une succession de vues hypothétiques, objet des plus vives controverses; au point de vue pratique, elle renferme, au contraire, une série de faits remarquables et positifs, d'une vérification accessible à tous les esprits.

Exposons les faits avant de parler des théories qui, de près ou de loin, reposent sur eux.

\*\*\*

Si l'on coupe en travers l'un des arbres de notre pays, on reconnaît tout d'abord deux parties concentriques: le bois et l'écorce, ou le système ligneux et le système cortical.

Le système ligneux offre un nombre de couches variables avec l'âge, et dont chacune

représente la végétation d'une année. Aussi peut-on se prononcer sur l'âge d'un arbre donné, en comptant le nombre de couches ligneuses qu'il offre „à son extrême base.” Toutefois, la distinction des couches annuelles, opérée par l'alternative des étés et des hivers, ou des périodes de végétation active et de repos, tend à disparaître chez les végétaux des tropiques et chez ceux que nous cultivons dans les terres.

\*\*\*

Rien de plus facile que de fixer l'âge d'une forêt dont les registres d'aménagement ont été mal tenus, car il suffit de scier un arbre au collet, pour lire sur la tranche l'époque exacte de la dernière coupe.

Tout le monde sait que le système ligneux se partage en deux zones: l'une, centrale, qui est le „bois dur ou le duramen;” l'autre, extérieure, constituée par le „bois tendre ou l'aubier.”

Le bois parfait et l'aubier sont formés des mêmes éléments, savoir: de vaisseaux et de fibres, et leur unique différence consiste en ce que les fibres de l'aubier se sont doublées intérieurement, par le progrès de la végétation, de quelques nouvelles membranes, et se sont imprégnées de dépôts divers, le plus ordinairement colorés et azotés.

\*\*\*

Tous les bois ne mettent pas le même temps pour passer de l'état d'aubier à celui de duramen (ou cœur de bois); chez quelques-uns, la transformation est rapide; chez d'autres, elle est lente et peut même ne jamais s'effectuer; ces derniers sont connus sous le nom de „bois blancs.”

Les couches annuelles des arbres n'ont pas toujours la même épaisseur dans toutes leurs parties. On croyait autrefois que ces couches étaient toujours plus épaisses du côté du nord, et un savant Italien basa sur cette idée un système d'orientation; mais l'on sait aujourd'hui que ce qui détermine une inégale épaisseur des points donnés d'une couche, c'est, non l'orientation, mais bien l'existence de grosses branches ou de grosses racines, qui nourrissent davantage les troncs du côté où elles se trouvent, et qui produisent nécessairement des sections de couches plus épaisses.

Une observation généralement vraie, mais qui rentre dans ce qui précède, c'est que, sur la lisière des forêts, les couches offrent le plus grand développement du côté extérieur. On le comprend sans peine, puisque les racines et les branches prennent leur plus grand accroissement du côté où elles ne rencontrent aucun obstacle.

\*\*\*

Un fait d'une grande constance est celui-ci: plus l'arbre est vigoureux, et par conséquent plus grande est l'épaisseur de ses couches annuelles, plus rapidement s'opérera le passage de l'aubier à l'état de bois.

Ainsi, un chêne, venant dans un sol maigre, pourra avoir dix couches d'aubier au-dessus du cœur, tandis qu'il en aura à peine trois ou quatre dans un terrain fertile. Ainsi encore, un tronc de chêne, qui se sera inégalement développé, offrira plus de couches d'aubier du côté le plus maigre, plus de couches de cœur du côté opposé. Il est évident que la comparaison sera faite en considérant la moëlle comme point central, quelle que puisse être sa position ultérieure.

La formation des nouvelles couches constitue, à proprement dire, l'accroissement en „épaisseur;” l'expansion latérale de chacune des couches, par l'interposition de nouveaux tissus entre ceux primitivement existants, forme l'accroissement „en largeur;” et ces deux modes réunis de développement constituent l'accroissement en „diamètre.”

\*\*\*

L'écorce s'accroît, comme le bois, par la formation d'une nouvelle couche chaque année,

et par l'expansion latérale de l'ensemble des couches; mais tandis que l'accroissement en épaisseur domine dans le bois, c'est, au contraire, l'accroissement en largeur qui est le plus marqué dans l'écorce.

Il y a, d'ailleurs, opposition complète entre le bois et l'écorce, considérés dans leurs surfaces de renouvellement. Les nouvelles couches de bois se placent au-dessus et en dehors des couches anciennes. Les nouvelles couches d'écorce se produisent au-dessous et en dedans des couches antérieures, de telle sorte que les nouvelles couches de bois et d'écorce d'une année sont en contact jusqu'à ce qu'elles soient séparées par l'interposition des couches de l'année suivante. Le point où se montrent les productions annuelles a été nommé „zone génératrice.”

Les couches de l'écorce, moins faciles à distinguer que celles du bois, en raison de leur faible épaisseur, sont connues plus habituellement sous le nom de „feuillets.” Ceux de ces feuillets qui sont à la fois les plus extérieurs et les plus anciens, sont fréquemment désignés sous le nom de „couches corticales” pour les distinguer des feuillets les plus nouveaux qu'on comprend généralement sous celui de „liber.”

Tels sont les faits. Prochainement, nous passerons à la théorie.

## UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS DANS LE ZOULOULAND.

La garnison du poste qui m'avait été assigné dès mon arrivée au Cap-de-bonne-Espérance, était activement occupée à la chasse aux éléphants, seuls ennemis qu'elle eût à combattre pour le moment.

Dans les premiers temps de l'installation de cet établissement, les soldats anglais, pour se procurer de la viande fraîche, avaient commencé par être les agresseurs; mais plus tard, les éléphants, irrités de l'audace de ces nouveaux hôtes, vinrent en grand nombre se précipiter contre nos palissades, renversant nos baraques, et se faisant tuer souvent au milieu des feux de nos bivouacs, car rien n'égale le courage de l'éléphant d'Afrique.

Déjà plusieurs de nos hommes avaient succombé dans ces attaques; mais dès que les pavillons destinés à loger la garnison et quelques nègres, qui s'étaient réunis à elle, furent construits et entourés d'un large fossé surmonté d'un mur en gazon de six pieds de haut, on n'eut plus rien à craindre de la part des éléphants, et nous pûmes même prendre l'offensive.

Dès que je fus installé dans mes nouvelles fonctions, je témoignai le désir de partager les périls de mes braves compagnons d'armes, et quelques jours après, je fis partie d'une chasse qui venait d'être arrêtée.

\*\*\*

Nous ne rencontrâmes cette fois qu'un éléphant femelle, que nous ne parvînmes cependant à abattre qu'après lui avoir tiré plus de cent coups de fusil; on aurait dit d'abord que les balles ne faisaient que glisser sur la surface rugueuse de son corps; mais plusieurs décharges ayant été dirigées sur la trompe et dans les yeux, elle tomba tout-à-coup sans pouvoir faire le moindre effort pour se relever ni pour résister à ses assaillants. Je m'approchai, son corps était percé de plus de soixante balles. Nos soldats lui arrachèrent les défenses, et les portèrent en triomphe à la demeure du major qui avait commandé la chasse.

Ce succès m'enhardit, et je pris la résolution de ne pas manquer à l'avenir un seul de nos rendez-vous.

Quelques jours après cette première expédition, mon domestique vint m'annoncer qu'une troupe considérable d'éléphants se montrait dans le voisinage de notre station, et que plusieurs habitants, ainsi que les officiers de la garnison s'étaient déjà posés à leur rencontre.

Je fis aussitôt mes dispositions, et je me dirigeai en toute hâte vers le lieu qu'on m'avait

désigné et auquel on ne pouvait arriver qu'en traversant une forêt.

Peu exercé à me frayer un chemin à travers les halliers touffus et marécageux dont la contrée est couverte, ce ne fut qu'à grand'peine,

et après avoir vingt fois failli rester enseveli dans la vase, que je parvins à découvrir les traces de mes camarades.

••

Bientôt le craquement des branches d'arbre, et des cris aigus et courroucés, annoncèrent l'approche de nos ennemis.

C'était un éléphant femelle d'une taille gigantesque, accompagné de deux éléphants mâles



PECHEURS NAPOLITAINS.

plus petits, qui débouchaient d'un bois.

Comme je ne me trouvais tout au plus éloigné de cette troupe que de cent pas, et qu'elle se dirigeait rapidement vers moi, il ne me resta pas beaucoup de temps pour réfléchir à ce

que j'avais à faire.

Seul au milieu d'une plaine découverte, je pensais que j'allais infailliblement succomber si je ne faisais usage de mon fusil. Mais celui-ci, mal ajusté, ne produisit aucun effet.

Après cette inutile tentative, je quittai la ligne que suivaient les éléphants, bien résolu, si je parvenais à me dérober à leurs regards, de saisir une occasion plus favorable pour faire usage de mes armes.

J'avais choisi pour asile un bouquet de jeunes arbres, qui était au milieu de la prairie. Mais cette fois encore je me trouvais en défaut; car en regardant derrière moi, je vis avec effroi que les éléphants avaient abandonné leur pre-

mière direction et qu'ils se portaient à grands pas vers le lieu où je m'étais réfugié.

Cette circonstance me déterminait à quitter aussitôt une retraite si peu sûre, et décrivant un angle droit, je me dirigeai vers une rivière

avec l'intention de me jeter dans les anfractuosités des rochers qui bordent ses rives, espérant enfin me trouver en ces lieux hors de toute atteinte.

\* \*  
\*



LE VŒU, D'APRÈS M. M. SCHMID.

Il ne me restait que quelques pas à faire pour être à l'abri du danger, mais déjà les éléphants étaient près de fondre sur moi, la grosse femelle en avant, toujours suivie de ses deux compagnons, ou plutôt de ses petits, et

poussant tous des hurlements affreux.

Hors de moi, ne sachant comment me soustraire à des agresseurs si formidables et si acharnés, je dirige le canon de mon fusil sur le chef de la troupe, plutôt pour l'effrayer que

dans l'espoir de l'abattre. Le coup part; mais la balle ne fait que glisser sur le front monstrueux de l'animal. Irrité sans doute de mon audace, il se rue avec fureur sur moi.

Dès ce moment, il me serait difficile d'ex-

primer ce que je ressentis, et aujourd'hui il ne me reste plus qu'un souvenir confus des premiers instants de cette fâcheuse rencontre.

Dominé sans doute par la frayeur, je tombai aux pieds de l'éléphant qui me releva à coups de défense. Heureusement pour moi il n'en avait qu'une seule; elle était même très-émoussée. Il me souleva ensuite avec sa trompe et me jeta entre ses jambes de devant. Dans cette position, il me soumit à un tré-pignement horrible; tantôt il appuyait ses pieds sur ma poitrine, et tantôt il me donnait dans les reins des coups de défense.

Les vives douleurs que j'éprouvai alors me firent sortir de ma stupeur première, mais ne pouvant me soustraire à la fureur de mon adversaire, je cherchai du moins à me garantir en partie des coups qu'il me portait. Je me tins constamment blotti, et c'est sans doute à cette précaution, jointe à la nature fangeuse du terrain, et à la conformation des pieds de l'éléphant, que j'ai dû ne pas succomber aux contusions atroces que j'essuyai.

Les jeunes éléphants ne prenaient aucune part active à ce combat; ils tournaient autour de leur mère, en témoignant par des cris précipités leur inquiétude.

\* \*

J'étais encore sous les pieds de mon adversaire, et sans doute exposé à de nouvelles tortures, lorsqu'un officier de mon régiment et un noir apparurent sur la crête des rochers au milieu desquels j'avais cherché à me réfugier. Ma situation les navra de douleur; ils poussèrent aussitôt le cri d'alarme, mais les chasseurs étaient trop éloignés pour y répondre; la sentinelle qui m'avait prévenu du danger put seule se réunir à eux. Ils firent ensemble plusieurs décharges sur mon adversaire; et, au même instant, ses deux timides compagnons prirent la fuite en l'appelant de leurs cris. Mais lui, plus aguerri, continuait son œuvre.

Cependant le feu nourri de mes camarades, les cris plaintifs des jeunes éléphants qui se tenaient sur la lisière du bois, et plutôt encore une balle que reçut mon antagoniste à l'épaule droite, le décidèrent à lâcher prise.

C'était à regret, car, quoique accablé par la douleur, je le suivais de l'œil, et plusieurs fois je l'aperçus se retournant pour voir si je me relevais.

Lorsque je le vis enfoncé dans le bois, j'appelai mes camarades. Il accoururent à moi; j'étais méconnaissable; ma figure était déchirée; mon corps était enseveli dans la vase; mes vêtements étaient en lambeaux, souillés de sang et de fange. A l'aide de quelques branches et de leurs fusils, mes camarades me soulevèrent; mais une fois dégagé de mon tombeau, il me fut impossible de faire un seul pas. Ils improvisèrent aussitôt un brancard et me portèrent sur les bords du cours d'eau, où je reçus les soins les plus pressés du chirurgien de notre station.

\* \*

En ce moment, nous vîmes un de nos soldats sortir du bois où je m'étais engagé.

Il était poursuivi par un énorme éléphant mâle, et chercha d'abord à gagner une anfractuosité de rocher; mais son pied ayant glissé, il tomba dans une fondrière.

L'éléphant, qui le suivait de près, le saisit par le bras avec sa trompe, l'enleva et l'entraîna dans la forêt.

Toutes les personnes armées qui étaient autour de moi firent aussitôt une décharge sur le colosse, mais la distance était trop grande, les coups ne portèrent pas. Nous eûmes la douleur de voir ce brave soldat périr d'une mort atroce. L'éléphant l'avait adossé contre un arbre, et à plusieurs reprises il lui enfonçait ses défenses dans le corps. Puis il le retourna, et sans doute pour l'achever il le foula aux pieds.

Pendant ce temps, mes compagnons, sans être aperçus du monstre, s'étaient rapprochés du lieu de cette scène; et simultanément ils firent une nouvelle décharge. Cette fois,

ils n'eurent qu'à s'applaudir de leur succès: l'animal, atteint de plusieurs balles, chancela, mais ne tomba pas. En proie à de vives douleurs, et sentant sans doute sa fin prochaine, il poussait de longs gémissements. Un arbre contre lequel il était appuyé lui permettait encore de se soutenir; mais son immobilité, et ses cris, chaque fois moins sonores et plus haletants, indiquaient assez qu'il était sur le point de succomber. Cependant les chasseurs n'osaient pas avancer, et continuaient toujours leur feu à distance.

\* \*

C'est alors que nous fûmes témoins d'une scène touchante et pathétique, qui nous révéla combien est vif l'attachement qui existe entre les animaux de cette espèce.

Nous entendions depuis quelques instants des cris, qui partant de la forêt, répondaient à ceux du mourant; mais bientôt nous vîmes apparaître l'éléphant femelle qui m'avait d'abord assailli. Son regard inquiet, sa marche incertaine et hâtée, témoignaient de sa vive sollicitude pour l'éléphant qui était près d'expirer sous nos coups.

Il paraît que nos chasseurs avaient débusqué une famille entière, composée de quatre individus que la frayeur avait d'abord dispersés: les deux petits, le mâle et la femelle. Celle-ci, dès qu'elle aperçut son compagnon, malgré les décharges redoublées de notre mousqueterie, malgré la blessure profonde qu'elle-même avait déjà reçue à l'épaule, se précipita au-devant de nos balles et lui fit un rempart de son corps.

Pendant plus de dix minutes, elle essuya notre feu; tantôt elle nous regardait d'un air suppliant, tantôt elle caressait son malheureux compagnon, en essayant avec sa trompe de le soulever et de l'entraîner dans la forêt. Mais, vains efforts, nous le vîmes bientôt glisser le long de l'arbre et tomber.

Cependant la tendresse et le dévouement de sa compagne ne cessèrent pas avec sa mort; elle cherchait encore à le ranimer de son souffle, en lui mettant l'extrémité de sa trompe dans la bouche. Mais, s'apercevant que tout espoir de le rappeler à la vie était perdu, déjà affaiblie par ses nombreuses blessures, elle se mit à pousser des gémissements si aigus, si expressifs, que je me sentais ému.

Dans ce moment d'excitation, j'étais peut-être le seul qui compatit à sa douleur; mes camarades, acharnés, continuaient toujours sur elle leurs décharges, jusqu'à ce qu'enfin, mortellement atteinte, elle tomba expirante à côté de celui à qui elle venait de témoigner une affection si vive et si dévouée.

Aussitôt que nos chasseurs la virent tomber, ils poussèrent des cris de joie, sans songer à quel prix ils venaient d'acheter cette victoire.

\* \*

La taille des deux éléphants était gigantesque, le mâle avait neuf pieds de haut, et la femelle huit pieds quatre pouces; ils paraissaient l'un et l'autre très-avancés en âge. On m'assura que leur corps était percé de plus de 80 balles. Depuis j'en ai vu plusieurs qui marchaient encore avec vitesse, quoique atteints d'un nombre égal de blessures. Aussi j'ai toujours été surpris de voir ces animaux résister si longtemps à des lésions à la fois si nombreuses et si profondes. Il est vrai que j'ai remarqué que beaucoup de balles s'aplatissaient contre leur formidable charpente osseuse, et restaient engagées entre le cuir et les os.

Les fanfares exécutées par les musiciens du régiment, eurent bientôt réunis tous les chasseurs; mais l'approche des deux petits, qui sans doute venaient au secours de leur mère, faillit interrompre leur joie. Heureusement quelques coups de fusil suffirent pour éloigner ces animaux encore jeunes et timides.

Les nègres dépêchèrent la chair, qu'ils mangent fraîche ou salée; nos soldats se réservèrent la graisse et la peau; et les trois défenses, car la femelle n'en avait qu'une seule, furent portées en triomphe à la demeure du major, qui avait commandé la chasse. Le lendemain,

cet officier supérieur eut la délicatesse de m'envoyer la défense de l'éléphant femelle qui m'avait attaqué, et que je conserve précieusement.

WILLIAM BAXTON.

## PUISSANCE MOTRICE DU SOLEIL.

Le célèbre astronome américain Langley fait ressortir, dans une revue de son pays, la puissance d'action du soleil à la surface de la terre; et cependant, notre planète ne reçoit qu'une faible partie des radiations solaires.

Le savant professeur a recours à une comparaison.

Il prend la surface de l'île Manhattay, qu'il estime être de 20 milles carrés, et la quantité d'eau de pluie qu'elle reçoit chaque année, soit 30 pouces, et il calcule que ce point du globe reçoit dans une année 38,781,600 tonneaux d'eau.

Cette masse d'eau, transformée en glace, serait équivalente à plusieurs des pyramides d'Égypte, puisque celle de Chéops ne pèse pas 7,000,000 de tonneaux.

Pour transporter un poids pareil, il faudrait 3,821,800 wagons, pouvant porter 12 tonnes chacun, en leur supposant une longueur de 30 pieds.

En les répartissant en six trains, la locomotive d'un de ces trains serait déjà à San Francisco que le dernier wagon n'aurait pas encore quitté New-York.

En évaluant à un dixième de pouce la quantité d'eau qui tombe chaque jour sur la surface des Etats-Unis, les pompes réunies de Philadelphie, de Chicago, et des grandes villes des Etats seraient insuffisantes pour reporter à la hauteur moyenne des nuages ce poids de 10,000 tonnes.

## DISTANCES ET RAPIDITÉ.

Un piéton ordinaire fait environ soixante mètres par minute. S'il marchait jour et nuit, il ferait le tour du monde en 450 jours.

Le colimaçon est ce qu'il y a de plus lent; il lui faut une heure pour faire un tiers de mètre.

Une diligence ordinaire (rareté aujourd'hui!) parcourt près de trois mètres en une seconde.

Un courrier fait à cheval quatre mètres et demi dans le même espace.

Un bon patineur fait neuf mètres par seconde.

Le renne a la même vélocité.

Le levrier fait 26 mètres par seconde. S'il pouvait continuer, sans désemparer, il ferait le tour du monde en 16 jours.

La mouche parcourt en une seconde un peu moins de deux mètres, l'hirondelle 25 mètres, l'aigle 32 mètres, le pigeon voyageur 48 mètres. Ce dernier ferait donc le tour du monde en 8 jours.

Le requin fend les flots avec une vitesse de 13 mètres par seconde.

La tempête ne met qu'une seconde pour faire 20 mètres, l'ouragan pour s'élaner à 40 mètres de distance, et le son pour se porter à 5000 mètres.

Une locomotive, sans wagons, parcourt en une seconde 27 mètres; elle ferait le tour du monde en 19 jours. La locomotive, traînant une charge, ne fournit que la moitié de la dite vitesse.

Un fusil de chasse projette, en une seconde, le petit plomb à 100 mètres; un boulet de canon s'élançait à 200 mètres dans une seconde. S'il pouvait conserver cet essor, il ferait le tour du monde en un jour, ce que le son fait en moitié de temps.

ZÉPHIRIN.

## LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

## I.

Imaginez-vous un village enfoui entre deux forêts aux éclaircies fermées par des montagnes couronnées d'arbres fruitiers, et dont les habitants, privés de routes permettant aux voitures d'en approcher, n'ont aucune idée de commerce et d'industrie, vivent et meurent dans ce cercle étroit que leur esprit n'a jamais songé à franchir, se concentrant sur mille petits détails de la vie : un mariage, une naissance, un décès, l'arrivée d'un colporteur, en voilà assez pour défrayer les soirées d'hiver.

Comme dans presque tous les villages éloignés des villes, les mœurs sont austères et timorées à Lahardoy. L'anathème lancé sur quelqu'un y est un sceau indélébile pour toute une génération. On ne juge pas, on condamne. Se commet-il une faute personnelle, elle rejaillit sur toute la famille, et celui ou celle qui l'a commise doit courber la tête sous le mépris général, s'éloigner ou mourir dans l'abandon.

Ces quelques détails étaient nécessaires pour l'intelligence d'une bien touchante histoire qui nous a été racontée jadis par un enfant du pays.

Marguerite Champlin, aimée de tous, successivement éprouvée par la perte de son mari, de ses deux enfants, par la grêle, qui, pendant plusieurs années, avait ravagé ses récoltes, Marguerite, disons-nous, avait été assez forte pour n'opposer à tous ses malheurs qu'une angélique résignation. D'ailleurs, elle puisait son courage dans les nombreuses sympathies et dans le profond intérêt de tous les habitants dont elle était aimée et recherchée; mais, tout d'un coup, en un seul jour, elle s'était vue rejetée avec mépris de tout le village où elle n'avait que des amis, et cela malgré les paroles indulgentes et conciliatrices du vieux pasteur qu'on vénérât.

Un soir, une commère qui passait devant sa demeure entendit des vagissements, et une heure après tout l'endroit était informé du fait, qui donna lieu à une foule de commentaires.

Quel était cet enfant? D'où venait-il? comment était-il là?...

A toutes ces questions, la brave femme n'opposa d'abord que des larmes et des baisers, dont, devant tous, elle couvrit la faible créature. Pressé enfin de s'expliquer, elle dit avec une expression touchante et résignée :

— Vous qui me connaissez depuis l'enfance et qui savez que je n'ai jamais menti, croyez à ma parole, je suis toujours digne de votre affection. Dieu, en me privant de toutes les joies d'épouse et de mère, m'a de plus condamnée à l'isolement et à la pauvreté; pour consolation dernière, j'ai aujourd'hui cet enfant. Je le déclare, il est à moi, il m'appartient, et de nouveaux malheurs fussent-ils me frapper, je saurai faire mon devoir. M. le curé sait tout et approuve ma conduite. Si cela ne vous suffit pas, faites de moi ce que vous voudrez, car je n'en dirai pas davantage.

Un sourd murmure accueillit cette étrange déclaration; les notables s'assemblèrent, et comme Marguerite refusait de se justifier, elle fut exclue de toutes les familles.

Elle ne put supporter cette décision cruelle. Quelques jours après, elle avait disparu.

## II.

Seize ans environ s'étaient écoulés depuis qu'avait eu lieu cet événement.

On était aux premiers jours de juin, et par une belle matinée, on vit, dès l'aube du jour, un homme d'un certain âge et dont le costume annonçait un paysan aisé, quitter furtivement Lahardoy et traverser avec précaution et agilité un chemin rempli de broussailles et de nombreux fourrés.

Le soleil se levait pur et radieux sur la nature endormie; les arbres, couverts de fruits et de fleurs, semblaient absorber les dernières

gouttes de rosée; de longues spirales de chèvre-feuille et de clématite ouvraient leurs calices, afin de rejeter à l'air des émanations parfumées, tandis que de nombreux essaims d'oiseaux saluaient le jour en envoyant à Dieu leur hymne de reconnaissance.

Notre voyageur pourtant semblait insensible à ce spectacle; il hâtait sa course et ne s'arrêtait parfois que pour plonger au loin un regard investigateur sur la solitude qui l'entourait. Puis, rassuré sans doute par cet examen, il reprenait son pas rapide et pressé.

Il suivit longtemps un chemin à peine tracé, au bout duquel était un fossé large et profond. Retenu un instant par cet obstacle et ayant vainement cherché la planche qui servait de pont et de passage, il ôta sa chaussure, releva son pantalon et se mit bravement dans l'eau.

Parvenu sur l'autre rive, il reprit haleine, s'assit un moment au soleil, puis remettant sa chaussure, il disparut au milieu des hautes futaies.

Cet homme, en suivant ce chemin impraticable, semblait en avoir une longue habitude; aucune hésitation n'arrêtait sa marche.

Bientôt enfin il arriva devant une espèce de vieille tour, cachée par de grands arbres, et qu'un vaste manteau de lierre revêtait entièrement. De là, son nom de Tour au lierre.

## III.

Le paysan frappa trois coups à une petite porte à peine visible. Une femme maigre et pâle, couverte de vêtements misérables, mais d'une extrême propreté, vint ouvrir.

— Bonjour, Marguerite, dit l'homme avec une expression affectueuse de bonhomie qui lui était naturelle.

Et il lui tendit la main.

— Bonjour, Jean-Baptiste, répondit-elle avec douceur; ah, je suis bien heureuse de vous voir!

— Parbleu! je le crois bien, ma bonne Marguerite, et moi aussi, car moi-même je ne suis jamais rassuré, quand je viens ici; le diable, qui, dit-on, a bâti cette tour en une nuit, et qui empêche de mourir ce lierre vieux de plus de trois cents ans, pourrait bien avoir un beau jour la fantaisie de la démolir, car vous l'habitez sans sa permission, et même, j'en suis sûr, malgré lui.

Jean-Baptiste se mit à rire de cette plaisanterie, puis il reprit d'un ton plus sérieux :

— Si cela arrivait, que deviendriez-vous, et où vous retrouverais-je, ma bonne Marguerite?

— Je ne crains pas cela, répondit cette dernière avec tristesse. Hélas! les chrétiens m'ont été plus impitoyables que ne le sera pour moi le mauvais esprit. Dieu est juste et bon, il veille sur sa pauvre servante; qu'elle habite une tour maudite ou une chaumière au milieu du village, il la secourra et saura la protéger.

— Oui, vous avez raison, pauvre mère, et vous faites bien de croire et d'espérer en la Providence, répondit Jean-Baptiste avec plus de sérieux que n'en comportait sa physionomie sereine et riieuse; c'est cette Providence qui, à l'époque où vous avez quitté Lahardoy, couverte de la réprobation générale, m'a sans doute inspiré la pensée de vous suivre et de vous aider dans cet exil volontaire. Vous ne m'avez jamais révélé le secret de cette triste affaire, et je l'ai toujours respecté; et le soir où, d'accord avec notre bon curé, vous m'avez prié de nommer votre enfant au sacrement de baptême, mon cœur m'a dit encore que tout ce secret cachait sans doute une bonne action, et sans hésiter j'ai donné mon nom à la petite. Depuis, votre vie et votre demeure sont restés impénétrables à tout le monde. Enfin, Jeanne a grandi, le moment est venu d'en faire quelque chose. Il y a un an que, dans votre intérêt à toutes deux, j'ai obtenu pour elle une place superbe et bien enviée par les pauvres familles! Je l'ai fait recevoir gardeuse des vaches du village; car, comme il y a seize ans, Marguerite, nous ne sommes pas assez riches pour avoir chacun notre vachère. La venue de ma filleule a fait faire bien des conjectures; mais comme vous, n'ayant aucune famille, je n'ai aucun compte à rendre à personne, et malgré mes cinquante-cinq ans, mon poing est encore assez lourd pour faire taire les curieux. On

est content de Jeanne, dont je vous apporte des nouvelles toutes les fois que je le peux. Ainsi tout va bien, ma chère, et vous devez être tranquille.

Marguerite reprit d'une voix émue :

— Vous dites donc que Jeanne se porte très-bien, qu'elle est heureuse?

— Elle! exclama Jean-Baptiste, parbleu, je le crois bien! D'abord, elle est droite comme un peuplier, fraîche comme une rose. Avec cela une forêt de cheveux noirs, des cils tout frisés, des yeux couleur de bluets et deux fossettes aux joues! Vrai, Marguerite, c'est une belle fille, bien riieuse, bien avenante, une brave enfant qui ne craint ni le chaud, ni le froid, ni la pluie! Il faut la voir partir pour la montagne, bras et jambes nus, tenant d'une main sa gaulle, de l'autre ses sabots, qu'elle ne met jamais, dit-elle, afin de les ménager, accompagnée de Turc, notre gros chien noir, qui porte dans sa gueule le panier de Jeanne, où est renfermé le déjeuner de tous deux; l'un grogne de plaisir, l'autre chante à tue-tête. Alors, et pendant qu'ils passent, jeunes et vieux trouvent un sourire ou une bonne parole pour l'insoucieuse enfant qui semble porter avec elle la bénédiction du bon Dieu!

— Oh! Jean-Baptiste! que vous me faites du bien, lorsque vous me parlez d'elle ainsi! Et que je voudrais la voir, ma pauvre Jeanne! Depuis six mois, elle n'est venue qu'une fois! Et cela, la nuit, au milieu des périls d'un chemin marécageux et difficile. A peine a-t-elle pu se reposer, qu'il a fallu partir pour être avant le jour à Lahardoy. Oh! cette séparation m'est bien douloureuse!

— Ecoutez, Marguerite, puisque nous voilà sur ce sujet, il faut que je vous dise une bonne fois tout ce que je pense. Jeanne a près de seize ans, c'est l'âge où, à défaut de père, la présence d'une mère serait indispensable. Eh bien! d'où vient qu'en l'aimant comme vous l'aimez, vous n'avez pas le courage d'aller vous établir dans l'un ou l'autre village, et de dire hautement que vous êtes sa mère... ce qu'entre nous, je ne crois pas. D'ailleurs, les braves curés de Lahardoy, et d'Attigny ne vous donneraient pas des secours et du travail; et quand je pense, d'un autre côté, que vous avez supporté le mépris, que vous vous êtes condamnée à un isolement cruel, à des privations plus cruelles encore pour élever Jeanne, je trouve qu'il vous a fallu pour cela le courage et le cœur d'une vraie mère... Quoi qu'il en soit, il faut fixer le sort de cette enfant. Je vous l'ai dit, elle est belle, je lui crois de bons sentiments dans le cœur, mais elle seule n'appartient à personne, pas même à moi qui suis son parrain. Vous devez comprendre que le mystère que vous avez exigé, lorsqu'elle vient vous voir, doit lui donner à penser; que lui direz-vous si un jour elle vous questionne là-dessus? Que ferez-vous si par hasard quelque brave garçon voulait l'épouser?..

— Ce qui sera la force de Jeanne, répondit Marguerite, ce qui inspirera le respect, c'est cet isolement que vous redoutez. Vous dites qu'elle n'appartient à personne? Alors elle appartient à tous; dans tous les hommes elle aura des frères, dans toutes les femmes elle aura une mère, le pays entier sera sa famille, et cette enfant, ainsi protégée, ne peut ni faillir, ni tomber. Mon cœur me l'a dit, là est mon courage, mon abnégation... Quant aux questions qu'elle pourra me faire, quant à la recherche impossible d'un mari, puisqu'elle n'a rien, si toutes ces choses arrivent, eh bien! je ferai comme toujours, j'irai demander conseil à certaines personnes, et j'agirai en conséquence. Pour vous, Jean-Baptiste, pardonnez-moi le triste secret que je fais à votre amitié; croyez qu'il m'en coûte, car, pour moi, vous avez été dévoué, indulgent et bon. Ce secret, je ne puis le dire, mais je puis au moins vous jurer, comme il y a près de seize ans, que la pauvre Marguerite est digne de votre pitié, de votre estime, de votre affection, et cela je l'affirme sur les morts bien-aimés qui m'attendent au ciel, sur mon mari, sur mes chers enfants!...

Et la voix de Marguerite s'éteignit, brisée par des sanglots. Jean-Baptiste pleurait aussi; sans répondre, il tendit les bras à la pauvre femme, qui s'y jeta suffoquée par ses larmes.

IV.

Tout-à-coup, une voix jeune et fraîche se fit entendre à quelques pas de la vieille tour. Jean-Baptiste et Marguerite tressaillirent et écoutèrent la voix qui chantait.

La porte s'ouvrit violemment, et Jeanne se jeta au cou de sa mère. Un long silence s'établit pendant cette douce étreinte. La jeune fille enfin, se détachant lentement des bras de Marguerite, avec un mouvement plein de grâce, la fit asseoir; puis, par une transition brusque, ses yeux brillant de larmes, un joyeux sourire aux lèvres, elle se retourna vers Jean-Baptiste:

— Bonjour, parrain, dit-elle, me voilà!

— Pardieu! je le vois bien, petite, répondit Jean-Baptiste avec bonne humeur; seulement, cela m'étonne au point que je crois rêver! Comment es-tu venue?

— Je dirai comme vous, parrain: parbleu! sur mes jambes; et pas seule encore; ici, Turc!

Turc, qui modestement se tenait contre la porte, à l'appel de la jeune fille, s'avança gravement en secouant le panache de sa queue en signe de joie; il tenait, fortement serré dans sa gueule, le panier de Jeanne, et quoique ce panier parût fort lourd, il ne s'en dessaisit qu'avec peine.

— Turc, donne le panier à maman, lui dit la fillette.

A ces mots, l'intelligent animal reprit le panier et alla le déposer sur les genoux de Marguerite, absorbée jusqu'alors dans la contemplation de sa fille, et qui, elle aussi, la pauvre femme, souriait de bonheur!

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-elle enfin.

— Ça, bonne mère? C'est d'abord mes sabots; mais dessous, tu trouveras une galette, plus un pot de confiture et du sucre; enfin une certaine quantité d'herbes et de simples cueillis par moi sur la montagne pour te faire des infusions si tu avais mal quelque part.

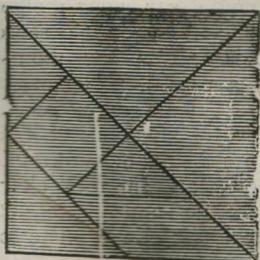
— As-tu fini? interrompit Jean-Baptiste, vas-tu m'expliquer?...

— Oh! pas encore, parrain! Vous, bonne mère, continua Jeanne, voilà une belle paire de bas que Pereau, l'aubergiste, a achetée à un colporteur, mais ils sont trop petits. Alors, l'autre soir, comme je lui rentrais „Cayette” et „Blanc-Bonnet,” il m'en a fait cadeau. Tiens! que je me suis dit, mes jambes sont habituées à l'air, c'est de leur âge; mais il n'en est pas de même de ma bonne mère. Et je les ai enroulés soigneusement dans ma poche avec ce beau mouchoir rouge que m'a donné la vieille Marion, dont la vache avait le pis enflé, et à laquelle j'ai mis des cataplasmes tout le temps qu'elle a été aux champs, si bien que, le soir, la pauvre bête s'est trouvée guérie, m'a léché les mains en faisant: „Beung!” ce qui est sa manière de dire „merci, Jeanne!”

— Maintenant, c'est tout, n'est-ce pas? dit de nouveau Jean-Baptiste avec une feinte impatience. Viens ici.

— Mon parrain, tout à l'heure.... Il faut maintenant que j'embrasse encore ma mère qui ne dit rien, parce qu'elle est saisie et bien contente; puis alors je serai à vous.

SOLUTION DU RÉBUS N<sup>o</sup>. 9.



V.

Dès que l'émotion de cette scène fut un peu calmée, Jean-Baptiste prit la main de Marie-Jeanne en l'attirant à lui.

— Or ça, Mademoiselle ma filleule, pourriez-vous nous dire qui garde là-bas vos amies Cayette et Blanc-Bonnet?

— Parrain, c'est Charlot.

— Elles seront bien gardées alors! répondit en riant Jean Baptiste. Imaginez-vous, Marguerite, le plus mauvais drôle du village. Bon à rien, quoi! c'est...

— Oh! parrain, pouvez-vous dire du mal de Charlot, qui est si bon, si complaisant pour moi! Et comme si ce n'était pas à lui que je dois le bonheur d'être venue voir maman...

— Comment, à lui? dirent en même temps Jean-Baptiste et Marguerite.

— Mais, certainement, parrain. Ecoute, maman, poursuivit Jeanne. Il est vrai que les

brave gars. Quand il m'a vue il y a deux jours, tristement assise au bas du Mont-Châtillon, il m'a questionnée sur ma tristesse... Juge, maman, de ma joie et de mon bonheur, quand Charlot s'est offert à me remplacer pendant mon absence!.. Aussi, d'abord je lui ai tendu une main, puis les deux; enfin, je l'ai embrassé... J'avais le cœur si joyeux que je ne pouvais dire une parole.

— Dis-moi, Jeanne, fit Marguerite toute rêveuse, quand Charlot vient causer avec toi, que te dit-il?

— Nous faisons des projets. Lui, rêve voyages, commerce, batailles, que sais-je? Moi, je rêve que je te vois dans une belle ferme, avec de beaux atours, des troupeaux et des champs, et que c'est à moi que tu dois toute cette fortune! Il y a, dit on, des fées et des nains qui peuvent tout; je prie saint Méen, notre patron, qui peut plus encore. Donc, je puis espérer.

Ce ne fut point le mélange bizarre que Jeanne faisait de saint Méen et des prières qu'elle adressait aux fées, qui frappa l'esprit de Marguerite, ce furent les assiduités de Charlot, d'autant plus que Jean-Baptiste avait ce même jour éveillé ses craintes. La franchise, la naïveté de sa fille ne la rassuraient pas; il fallait détruire ces impressions de fortune chimérique, comme il fallait surtout rompre cette intimité.

— Oui, parrain, dit Jeanne, pour le pèlerinage annuel que l'on fait à Attigny en l'honneur de S<sup>t</sup>-Méén, le 12 juin, il est arrivé déjà de tous côtés des gens en voitures, à cheval, à pied, des malades et des bien portants... De ces derniers, il y en a beaucoup; puis il est arrivé chez M. le maire deux beaux messieurs de Paris, vêtus comme des seigneurs! Et si vous les voyiez, parrain: il y en a un qui regarde tout le monde avec un morceau de verre sur l'œil! Je n'ai jamais tant ri!... d'autant que Charlot s'amuse à contrefaire ce monsieur quand il dit: „Ce vallon, ce bourg, ce village, Suisse, mon cher, véritable Suisse!

Aussi joli... et beaucoup moins loin.” Vrai, parrain, on jurerait que c'est le monsieur qui parle.

Jeanne contait tout cela d'une manière si animée, si joyeuse, que son parrain partageait son hilarité.

— Qu'elle est amusante, disait le gros homme en riant de tout son cœur. Mais comment sais-tu cela, filleule?

— Mon parrain, par Charlot; et puis je les ai vus et entendus; je vous dis qu'ils courent le pays pour l'admirer, qu'il y en a un qui s'appelle Alfred, l'autre Jules, et que ce dernier, est ma foi, bien gentil! oh, bien gentil!

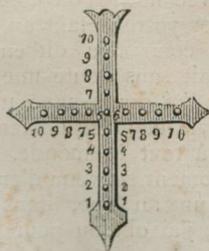
(A continuer.)



LA COURONNE DE FER.

parents de Charlot se plaignent de ce qu'il n'a pas de goût au labour et aux diverses occupations des champs; mais est-ce sa faute à lui? Son père, qui est un ancien soldat, n'a pas de plus grande joie que de raconter ses voyages. Charlot, malgré lui, s'est mis à rêver qu'il verrait peut-être un jour tous ces pays, qui lui semblent des merveilles en comparaison de Lahardoy, et qu'avec du courage, de l'intelligence et de la bonne volonté il pourrait y faire fortune. Pour échapper aux reproches de ses parents, il va dans les bois, sur les montagnes, court de tous les côtés et ne rentre que le soir, ce qui n'empêche pas que, malgré ce que pense mon parrain, Charlot est un

RÉBUS N<sup>o</sup>. 10.



Un comte porte à un joaillier un certain nombre de pierres précieuses, qu'il veut faire enchasser en forme de croix. Pour qu'aucune pierre ne puisse être dérobée, il les a arrangées de manière qu'il compte toujours le nombre de 10 de bas en haut, ainsi que d'en bas au bras droit et au bras gauche. Les pierres tentent la cupidité du joaillier, qui, après de longs calculs, parvient à en dérober deux. Il enchassa les pierres de manière qu'on en comptait pourtant toujours 10. Comment fit-il?

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 4 septembre 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication, dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.